

offrent avec celles des autres membranes muqueuses une certaine analogie, en ce sens que nous retrouvons là, comme ici, différentes espèces de ce que nous pouvons également appeler des blennorrhagies.

Il en est, en effet, de simplement irritatives, comme celles qui, survenant sous l'influence d'inspirations d'un air trop froid, de vapeurs d'iode, de chlore ou d'arsenic, sont la conséquence de l'irritation de la membrane muqueuse, irritation qui, après avoir donné lieu à la production d'abord peu abondante de muco-pus, détermine, lorsqu'elle est poussée trop loin, une sécrétion considérable, un écoulement blennorrhagique comparable à ceux que nous voyions tout à l'heure se faire par l'urèthre, par la membrane muqueuse oculaire; en un mot, une véritable blennorrhagie pulmonaire.

Cette blennorrhagie pulmonaire reconnaît aussi des causes très-différentes. Ou bien c'est cette maladie de nature spéciale, épidémique, incontestablement contagieuse, que nous connaissons sous le nom de *grippe*; ou bien ce sera la rougeole qui, vous le savez, est si fréquemment accompagnée d'un catarrhe violent, se traduisant par la toux, par l'expectoration, souvent très-abondante, de crachats mucoso-puriformes, dont les caractères rappellent, je vous l'ai dit, ceux des individus affectés de phthisie pulmonaire; ou bien, enfin, c'est un simple catarrhe.

Je ne veux point vous faire l'histoire de ces différentes espèces de catarrhes. Le rapprochement que j'ai établi entre elles et les blennorrhagies uréthrales en particulier, vous explique maintenant la thérapeutique que j'ai instituée chez notre malade de la salle Saint-Bernard.

L'administration des préparations balsamiques dans le traitement des affections catarrhales des organes génito-urinaires, chez l'homme et chez la femme, est une médication aujourd'hui tellement vulgarisée, que non-seulement il est peu de praticiens qui n'y aient recours, mais encore qu'il est peu d'individus atteints de blennorrhagie qui, avant de prendre aucun avis médical, ne se soumettent d'eux-mêmes à l'usage de ces médicaments, et plus particulièrement à l'usage du copahu. Quoique ses vertus ne soient pas infaillibles, personne, cependant, ne conteste son efficacité réelle dans un grand nombre de circonstances.

Un malade vient vous consulter pour ce genre d'accidents; votre première prescription comprend l'emploi, soit de ce remède, soit de la térébenthine, soit du poivre cubèbe qui jouit de propriétés analogues, en même temps que vous ordonnez des injections avec une solution cathérétique. Quelle que soit d'ailleurs la nature du catarrhe uréthral auquel vous ayez affaire, votre médication varie peu, et la guérison, pour être plus ou moins rapide, suivant l'espèce de la maladie, en est toujours le résultat final.

D'où vient qu'en présence des succès fréquemment obtenus à l'aide des préparations balsamiques, lorsqu'il s'agit de blennorrhagies uréthrales, les blennorrhagies pulmonaires ne sont pas plus souvent combattues par les mêmes moyens? Nous nous imaginons trop que, parce qu'elle est plus pro-

fondément située et qu'elle semble ainsi hors de notre portée, la membrane muqueuse de l'appareil respiratoire se dérobe à nos moyens d'action: il n'en est rien, et lorsque nous n'agissons pas sur elle, le plus souvent c'est parce que les remèdes qui auraient dû agir n'ont pas été bien administrés.

Quelle que soit l'espèce de blennorrhagie pulmonaire, qu'elle dépende du catarrhe spécifique appelé *grippe*, qu'elle dépende d'un catarrhe morbilleux, herpétique, ou d'un catarrhe de toute autre nature, les remèdes propres à guérir les blennorrhagies uréthrales nous rendent de réels services.

Toutefois c'est peut-être contre ces bronchorrhées mucoso-purulentes, dans lesquelles il n'est pas rare de voir la quantité de crachats s'élever jusqu'à plusieurs livres en un jour, sans toux notable, sans aucun symptôme d'irritation, bronchorrhées qui s'observent surtout chez les vieillards, que les balsamiques, en tête desquels je place le baume de copahu et l'essence de térébenthine, sont plus spécialement indiqués. Nous avons plus d'une fois rencontré cette forme de catarrhe pulmonaire si bien faite pour simuler la phthisie confirmée, et qui a dû très-fréquemment induire en erreur les anciens médecins qui accordaient une si grande valeur, dans le traitement de la phthisie, aux médicaments dont nous parlons. Il faut le dire, malgré tous les perfectionnements de nos moyens de diagnostic local de la phthisie pulmonaire, les symptômes de ces bronchorrhées, généralement accompagnées d'une dilatation partielle ou générale des bronches, nous en imposent encore souvent, non-seulement à cause de la fonte purulente si effroyable qui semble alors se faire dans les poumons, à cause des sueurs nocturnes, du dévoiement et du marasme qui s'y joignent dans quelques cas, mais aussi parce que, ainsi que je vous le disais au commencement de cette conférence, ces dilatations bronchiques peuvent fournir à l'auscultation plusieurs des signes réputés pathognomoniques de la phthisie tuberculeuse au troisième degré. Ajoutons pourtant que ces signes, dans le catarrhe chronique, s'observent plutôt à la base des poumons, ce qui est le contraire quand il y a des tubercules.

Ce traitement des catarrhes pulmonaires par les préparations balsamiques est loin d'être une médication nouvelle. Dioscoride, qui ne faisait déjà peut-être que constater le fait pratique consigné dans Hippocrate sur cet agent thérapeutique, disait que la térébenthine, comme d'autres résines, purgeait les maux de poitrine; et sans remonter aussi loin dans l'histoire de la médecine, vous savez combien Morton (1) préconise les baumes, et en particulier le baume de Tolu, qui entrent dans la composition de ses fameuses pilules.

Au commencement de ce siècle, des médecins, considérant les effets du baume de copahu dans le traitement de la blennorrhagie uréthrale, et se fondant sur l'analogie que je signale entre ces catarrhes des organes génitaux urinaires et le catarrhe bronchique, eurent l'idée d'employer cette substance

(1) Morton, *Phthisiologia*, cap. VII: *De indicationibus curativis phthiseos originalis*.

contre cette dernière affection. Hallé avait rapporté (1) le remarquable exemple d'un malade guéri par l'emploi du baume de copahu, d'un catarrhe pulmonaire chronique donnant lieu à une expectoration d'aspect purulent et des plus abondantes. Un peu plus tard, les journaux américains publiaient les merveilleux résultats qu'avaient obtenus les docteurs Armstrong et Laroche par les mêmes moyens et dans des cas analogues, tandis qu'en France le docteur Avisard montrait l'efficacité de la térébenthine.

Vous connaissez, messieurs, le mode suivant lequel ces médicaments, soit le copahu, soit la térébenthine, sont le plus facilement administrés. Afin de masquer le goût désagréable de ces substances, on les fait prendre dans des capsules gélatineuses qui en contiennent environ quinze à vingt gouttes, et l'on en donne de cette façon au malade 1, 4, 5, 6 grammes dans les vingt-quatre heures.

Ainsi ingérés, les médicaments sont absorbés, et leurs principes actifs, portés dans le torrent de la circulation, sont exhalés à la surface de la membrane muqueuse pulmonaire, aussi bien qu'ils le sont à la surface des autres membranes muqueuses. L'odeur caractéristique que prend l'haleine des individus, dans ces cas, indique assez qu'il en est ainsi, de même que l'odeur caractéristique des urines et des matières excrémentielles rejetées par l'anus démontre que les substances balsamiques se sont présentées aux divers émonctoires de l'appareil génito-urinaire et de l'intestin. Ces médicaments agissent alors sur les différentes membranes muqueuses affectées de catarrhe, en les modifiant d'une manière telle que l'état nouveau, l'espèce d'irritation artificielle qu'ils y déterminent, fait cesser l'état pathologique, l'irritation morbide dont elles étaient le siège. Il y a ici une médication substitutive semblable à celle à l'aide de laquelle nous cherchons à combattre une foule d'autres inflammations spécifiques et réfractaires que nous ne pouvons guérir qu'en leur substituant une phlogose artificielle au moyen d'agents thérapeutiques dont les effets et la portée nous sont connus.

Maintenant, messieurs, en continuant la comparaison que j'établis entre les blennorrhagies pulmonaires et les blennorrhagies uréthrales, un mot encore. Lorsque celles-ci sont accompagnées d'une violente inflammation qui s'est propagée au bulbe, lorsqu'il y a ce que l'on appelle une chaudepisse cordée, les balsamiques, outre-passant l'action qu'on doit en attendre et exaspérant l'irritation des parties malades, sont plus nuisibles qu'utiles. De même, lorsque les catarrhes bronchiques sont accompagnés d'une inflammation qui s'est propagée au parenchyme pulmonaire, l'inflammation suscitant une réaction générale qui se traduit par un mouvement fébrile plus ou moins intense, l'emploi des balsamiques est contre-indiqué. Avant d'y avoir recours, il faut attendre que l'orgasme inflammatoire soit tombé, sous peine de provoquer des accidents plus sérieux que ceux que l'on voulait combattre.

(1) *OEuvres de Tissot.*

Indépendamment de la médication que je viens de vous indiquer, il en est une autre que vous me voyez souvent mettre en usage dans le traitement de ces catarrhes bronchiques concurremment avec la première. C'est toujours une médication topique, mais dont l'action est plus directe encore : je veux parler des *inspirations de substances médicamenteuses*, qui jouent dans les blennorrhagies pulmonaires le rôle que jouent les injections cathérétiques dans les blennorrhagies des organes génito-urinaires.

Ces inspirations médicamenteuses peuvent être excessivement variées, non-seulement quant aux substances que nous employons, mais aussi quant à leur mode d'administration.

Le plus simple de ces *modes d'administration* consiste à faire respirer un air imprégné de vapeurs balsamiques. A cet effet, vous placez dans la chambre du malade des vases remplis de goudron sur lequel vous faites répandre matin et soir une petite quantité d'huile essentielle de térébenthine, que l'on mélange avec le goudron. Le malade se trouve ainsi constamment dans une atmosphère balsamique, et il en absorbe à ce point que ses urines prennent l'odeur caractéristique de la violette.

On a inventé des *appareils fumigatoires* contenant de l'eau chaude dans laquelle on met 15, 20, 30 grammes de teinture de benjoin, que l'on associe à la térébenthine (1).

Le moyen le plus efficace de porter sur les bronches les modificateurs dont nous parlons, est d'employer les *appareils pulvérisateurs* imaginés par M. le docteur Sales-Girons, appareils que vous voyez constamment fonctionner dans mes salles, et que je regarde comme propres à rendre de grands services dans diverses affections des voies respiratoires.

A l'aide des appareils fumigatoires ou pulvérisateurs, vous pouvez agir efficacement et varier les remèdes.

Les fumigations mercurielles, qui se font en aspirant les vapeurs du mercure métallique jeté sur un carreau chauffé, peuvent rendre quelques services ; mais cette médication présente des inconvénients en ce sens que souvent elle amène de la salivation.

Enfin, messieurs, dans le traitement des blennorrhagies pulmonaires, les cigarettes de papier arsenical ou de papier nitré, dont je vous indiquerai la formule et le mode d'emploi à propos de l'asthme, sont encore d'un grand secours.

Grâce à ces différents moyens, vous arriverez à modifier avantageusement ces affections catarrhales accompagnées de sécrétion mucoso-purulente, qui revêtent si promptement un caractère de chronicité, entraînent à leur suite la dilatation des bronches, celle même des vésicules pulmonaires, et finissent par devenir, sinon des maladies, du moins des infirmités sérieuses.

(1) Voy. Gaujot, *Arsenal de la chirurgie contemporaine*. Paris, 1867, t. I, p. 121.